

CAHIERS INTERNATIONAUX DE SOCIOLOGIE

Revue publiée avec le concours du C.N.R.S.

VOLUME LXXVIII - 1985

SOCIOLOGIES

NOUVEAUX BILANS

TENDANCES

<i>Pour une sociologie relativiste (II)</i>	Michel MAFFESOLI
<i>Les transformations de l'analyse sociologique.</i>	Alain TOURAINE
<i>Une sociologie « généralisée »</i>	Raymond LEDRUT
<i>Sociologie de la sociologie</i>	Edgar MORIN

DIVERSITÉS SOCIOLOGIQUES

<i>La sociologie de la Chine avant 1949</i>	Georges-M. SCHMUTZ
<i>La sociologie en Italie</i>	Franco FERRAROTTI
<i>La sociologie compréhensive aux Etats-Unis.</i>	Bennetta JULES-ROSETTE
<i>La sociologie de la connaissance au Royaume-Uni</i>	Withman OUTHWAITE
<i>La sociologie au Brésil</i>	Roberto MOTTA
<i>L'enjeu démocratique espagnol et la recherche sociologique</i>	Alfonso PEREZ-AGOTE

THÉMATIQUES

Problèmes généraux	
<i>Les masses</i>	Vincent LEMIEUX
<i>La socialité</i>	P. WATIER et K. STEBLER
<i>L'identité sociale</i>	Sonia DAYAN-HERZBRUN
Sociologies spécialisées	
<i>La socialisation et la scolarisation</i>	Jean-Michel BERTHELOT
<i>Les sociologies religieuses</i>	Emile POULAT
<i>Socio-anthropologie du travail</i>	Pierre BOUVIER
<i>Tourisme international</i>	Jean-Didier URBAIN
<i>Conflit et violence</i>	M.-C. GROSHENS
Méthodes	
<i>Problèmes méthodologiques</i>	Michel MIRANDA
<i>Les histoires de vie</i>	Dominique DUPREZ

DEUX ESSAIS SUR LE TEMPS

<i>Sociologie du temps, anthropologie du présent.</i>	Alain GRAS
<i>Le temps perdu</i>	Serafina CERNUSCHI-SALKOFF

ni de nostalgie, car au terme de ces pages, on découvre aussi que les mémoires partielles, les mémoires locales, ont peu de force en face du travail des institutions, comme si les batailles de partis et d'appareils menaient aussi à la dépossession des mémoires privées.

Université Paris-VII.

Pierre ANSART.

Julien Freund, *La décadence*, Paris, Sirey, 1984.

Julien Freund a consacré diverses études au phénomène de la décadence. Soulignons ses articles « De la décadence », paru dans *Contrepoint* (n° 18, 1975, p. 131-148) et « Décadence », paru dans la revue *Société*, Masson (n° 0, 1984, p. 10-11), enfin son ouvrage *La fin de la Renaissance* (Paris, PUF, 1980).

Comme le sous-entend le sous-titre du présent ouvrage « Histoire sociologique et philosophique d'une catégorie de l'expérience humaine », l'auteur n'établit pas un historique des décadences, mais étudie l'évolution interne de la notion du point de vue de la sociologie des idées et des mentalités, comme il l'a fait pour l'utopie¹.

Il s'agit donc de comprendre comment les historiens, les philosophes de l'histoire ou encore les prophètes ont pensé leur temps, leur passé et leur futur à partir de la notion de décadence, et comment ils ont intégré la décadence dans leur conception du monde, « parfois avec résignation, parfois avec un sentiment d'angoisse, parfois aussi avec une certaine jubilation » (p. 5). La décadence s'inscrit aussi bien dans les faits que dans les idées.

Elle a revêtu différentes significations au cours de ces derniers siècles, où ont prévalu successivement le sens esthétique, moral, puis historique. Sans méconnaître les autres aspects, c'est cette dernière signification qui sera prise en compte dans l'étude, comprenant la décadence « au sens de la décomposition d'une totalité culturelle ou d'une civilisation, et des valeurs dont elles sont les porteurs » (p. 8).

La décadence au sens moderne de déclin n'est certes apparue qu'avec la Renaissance, mais on retrouve déjà l'idée qu'elle exprime dans l'Antiquité puis dans le Moyen Age. S'opposant aux thèses de Chaunu, J. Freund démontre que la notion de décadence a habité un certain nombre d'esprits depuis Hésiode, qui l'ont exprimée sous des vocables différents tels ceux de dégénérescence, chute ou corruption, mais qui n'en trahissent pas l'idée générale. En effet, la notion se retrouve au centre des philosophies grecques sous la forme de la conception cyclique. Dans l'Antiquité, elle est à comprendre comme une dégénérescence cosmologique. Avec la prédominance du christianisme, la notion revêt un sens apocalyptique ; au Moyen Age, le problème de la décadence est posé en termes de corruption des mœurs et de déclin de l'Eglise. Il est clair que ces significations ont perduré à travers les siècles jusqu'à nos jours sans que la conception ondulatoire parvienne à les évincer.

La notion de décadence gravite autour de systèmes de pensée qui caractérisent les différentes époques. Avec le jugement critique, la Renaissance a vu naître la science et l'interprétation critique des phénomènes historiques. Son mérite n'est pas d'avoir pensé la décadence, mais d'en avoir fait une catégorie de la pensée, en dehors de son propre contexte, c'est-à-dire en en faisant « l'objet d'une investigation historique et philosophique autonome, indépendamment des croyances et des intérêts politiques ou religieux »

1. *Utopie et violence*, Paris, Rivière, 1978.

(p. 84). Et si l'on sait discerner les problèmes « selon le vieil esprit de la Renaissance »², on peut ainsi rendre intelligible l'histoire de certains peuples ou civilisations. Il est à remarquer que l'idée contemporaine de la décadence ne correspond pas à celle que s'en faisaient les contemporains de la Renaissance. C'est avec une pléiade de philosophes allemands tels Herder, Hegel puis Nietzsche et Spengler, et français tels Gobineau et Tocqueville que la problématique devint essentiellement européenne. Notons que la banalisation actuelle du terme n'entre pas en ligne de compte dans cet ouvrage. En somme, l'auteur se consacre « aux diverses manières dont les hommes ont perçu le phénomène de la décadence depuis les premiers poètes et philosophes grecs jusqu'à nos jours » (p. 25).

Dans un dernier chapitre, Freund étudie la décadence dans la littérature et dans l'art, où elle se caractérise par la dépréciation de « l'artistique au profit de l'esthétique » (p. 367), la recherche délibérée de l'originalité, c'est-à-dire l'art pour l'art, et le mépris du naturel. A cet égard l'auteur nous invite à « retrouver l'instinct de la banalité parce qu'une civilisation ne se développe pas seulement sur les sommets mais aussi avec le concours instinctif et souvent inconscient de la population en général » (p. 384). Une civilisation ne se laisse pas réduire aux désirs, aux fantasmes ou à la volonté de ses politiciens.

Quant à la méthode d'analyse, l'auteur reste fidèle au principe du pluralisme causal en se refusant à toute explication unilatérale. Aussi ne fait-il pas le procès implacable du christianisme en recherchant les causes de la décadence. En faisant appel à des données historiques précises et vérifiables, et en opérant une sélection d'éléments d'interprétation suivant le principe de la causalité positive et plurielle, il se refuse à la prédiction. L'ouvrage constitue de ce fait une critique implicite des philosophies de l'histoire (par exemple de la croyance inconditionnelle au progrès), du prométhéisme, etc. A la question « Sommes-nous en décadence ? », l'auteur répond : « Sans hésitation oui. » Il ne s'agit cependant pas d'un verdict sans appel, mais d'un jugement qui s'appuie sur une interprétation critique d'un certain nombre de données historiques (p. 355). Pour diverses raisons, cet ouvrage constitue une démythification de l'idéologie régnante qui ignore ou feint d'ignorer le phénomène de la décadence. J. Freund a bien montré que la décadence pouvait également affecter ces idéologies. La décadence du capitalisme entraînerait irrémédiablement celle du socialisme, étant donné que ce dernier est défini par l'auteur comme une doctrine sociale, opposée au libéralisme, mais ne faisant pas moins partie du même système capitaliste.

Ce n'est qu'en se débarrassant de toutes ces idéologies que l'auteur est parvenu à s'intéresser au destin des différentes civilisations, en particulier à la nôtre. La question qui se pose alors est de savoir s'il faut assumer son destin, éventuellement en le combattant, ou alors le vivre en sous-estimant les conséquences et en s'abandonnant aux avantages et aux plaisirs d'une situation marquée par « l'ombre de Dionysos » (Maffesoli). J. Freund prend partie pour la première des solutions, parce qu'il intègre les conséquences et le paradoxe des conséquences dans sa réflexion. La pensée de M. Maffesoli est représentative de la seconde puisqu'elle fait de la décadence une valeur positive, « un moment où l'on voit que la société est mortelle », où l'on prend conscience d'une dimension latente mais néanmoins inhérente à la vie des hommes.

A la suite de M. Weber, J. Freund souligne l'originalité indélébile de l'esprit européen avec lequel les générations et civilisations futures devront

2. *La fin de la Renaissance*, p. 149.

forcément composer. Par voie de conséquence, il souligne aussi l'originalité de la décadence européenne, qui ne saurait être réduite à une simple crise de croissance comme l'a été la Révolution française ou comme le sont la plupart des bouleversements des pays du Tiers Monde, parce qu'ils n'affectent en rien leur dynamisme. « Aussi serait-il inepte de vouloir comprendre la décadence européenne pour elle-même, indépendamment de l'universalité de sa civilisation. Si celle-ci est singulière et unique par rapport à toutes les autres civilisations, sa décadence l'est également par rapport à toutes les décadences antérieures » (p. 383). L'effondrement des valeurs spécifiquement européennes ne saurait concerner que l'Europe et la civilisation qui lui a donné le jour, celle de la Renaissance.

La décadence présente, dont le nihilisme, l'esthétisme, l'utopisme, le révolutionnarisme et le perfectionnisme sont les expressions idéologiques, est unique en ce sens que sous l'effet de l'intellectualisation croissante, du technicisme, tous les secteurs de la vie privée et publique sont touchés, l'art comme la science, la morale comme la politique. Même l'esprit critique et son corollaire la tolérance sont battus en brèche. Tous les signes qui attestent de la décadence sont présents : les raisons démographiques, politico-économiques, philosophico-culturelles et surtout éthico-religieuses. En fait les crises particulières, de la religion, de la morale, etc., s'inscrivent dans le contexte général de la décadence.

L'Europe s'épuise alors dans la démonstration gratuite et ostentatoire de ses possibilités, du restant de ses forces, pourtant si bénéfiques jadis à son dynamisme. Le positif se transforme en négatif, l'entropie prend le dessus. « Après avoir exploré toute la robustesse de sa constitution, elle (l'Europe) entend également connaître les symptômes asthéniques, en sollicitant jusqu'à l'excès et à l'absurde ses aptitudes et ses prédispositions. C'est en ce sens que l'on peut dire que la décadence était inscrite dans son origine » (p. 381). Et le repliement de l'Europe sur elle-même n'est pas étranger à ce fait. L'auteur en arrive donc à la conclusion que le véritable principe fédérateur est le militaire, le culturel s'inscrivant dans le champ des rapports de force.

L'idée-force de ce livre est de montrer que l'Europe, et la civilisation gréco-latine dont elle est issue, a pensé et intégré durant toute son évolution, les notions contradictoires de grandeur et de décadence. Ce qui signifie que la crainte de la décadence l'a hantée dès son origine. En dépit de la méthode comparative en vigueur dans les sciences historiques, la décadence actuelle ne saurait se réduire à ce qu'a constitué et représenté sous une forme paradigmatique, celle de Rome. La différence réside peut-être dans le fait que l'idéologie moderne en est arrivée à rejeter non pas un type de norme, convention ou limite mais toute forme.

J. Freund ne verse cependant pas dans ce qu'il appelle le « courant nécrophilique » qui annonce la mort de tout : de Dieu, de la métaphysique, du social, etc. La décadence n'exclut pas la renaissance comme en témoigne une créativité débordante dans tous les domaines, la présence d'œuvres ou de personnalités marquantes, et même la profusion et la prolifération d'utopies. « Le génie de la décadence » européenne sera peut-être de se faire racheter par une civilisation qui fasse rayonner ses acquis, tout comme l'Europe avait racheté l'Empire romain. Ce n'est qu'à ce moment-là que l'Europe sera devenue ce qu'elle est. Le dessein de l'auteur n'est nullement de précipiter cette échéance ou d'en prédire le moment, mais de contribuer à la pérennité d'une réflexion sur la condition humaine ; la fin de l'Etat n'étant pas la fin du politique, la fin de la Renaissance n'étant pas la fin du monde ; « c'est un type d'art qui s'efface, mais non point l'art en général » (p. 10). C'est en ce sens, et parce que la décadence touche à des problèmes existentiels tels que la vie et la mort, que J. Freund affirme : « Peut-être la

méditation sur la fin de la Renaissance sera-t-elle l'occasion d'une réconciliation avec l'éternelle métaphysique »³.

L'apport de la civilisation européenne n'aura donc pas été aussi négatif que l'affirment un certain nombre d'idéologues et de démagogues qui, en doutant d'eux-mêmes, sèment le doute et la suspicion dans les âmes. En vertu de l'esprit critique qui y a prévalu, la contribution principale de l'Europe réside dans la recherche continue de la vérité et de la liberté. Et le reniement de ces conquêtes si chèrement acquises au profit d'une croyance en une liberté indéterminée sonnerait définitivement le glas de l'Europe. « Le signe indiquant que la décadence serait vraiment irrémédiable se laisse dès lors repérer : ce serait la perte du *sens des libertés et de la vérité* » (p. 391).

Jean-Martin RABOT.

Université du Minho, Braga, Portugal.

S. Maresca, *Les dirigeants paysans*, Paris, Les Ed. de Minuit, coll. « Le sens commun », 1983, 291 p.

L'histoire sociale des organisations professionnelles agricoles reste, dans son ensemble, descriptive et ne pose pas la question centrale à laquelle répond ce livre : par quels processus la nouvelle élite paysanne, dont S. Maresca montre qu'elle n'a pas été seulement produite par la JAC, a investi le syndicalisme unitaire (FNSEA-CNJA) censé représenter tous les agriculteurs ? Comment est-elle parvenue à imposer des représentations de la paysannerie conformes à sa propre image ?

Une hypothèse guide l'analyse, confirmée magistralement dans ce livre : il existerait une homologie entre les caractéristiques sociales de l'élite paysanne et celles des agriculteurs qui peuvent se reproduire socialement : en d'autres termes, « les responsables seraient le produit d'une sélection anticipée ».

A partir de biographies, l'A. fait apparaître les nouvelles compétences requises des responsables en relation avec les transformations structurelles de l'agriculture et des institutions de représentation de la paysannerie. Quelles sont les propriétés sociales des dirigeants paysans ? Agriculteurs généralement aisés, les dirigeants paysans pratiquent l'agriculture « à distance ». Plus fréquemment que le reste de la paysannerie, ils emploient de la main-d'œuvre salariée, travaillent en GAEC ou en entraide, dirigent et planifient les travaux plutôt qu'ils ne les exécutent, et intègrent leur activité de responsables comme une des dimensions de leur métier d'agriculteur. Leur excellence professionnelle — mesurée entre autres par les performances techniques, leur capacité d'innovation, le nombre de prix dans les concours et les comices agricoles — est à la fois un héritage familial et le produit d'une formation scolaire et professionnelle plus poussée que la moyenne des agriculteurs. C'est leur passage au collège ou au lycée agricole qui, en les démarquant socialement, élargit néanmoins leur champ de relations sociales non agricoles, relations dont ils pourront et sauront tirer profit ultérieurement dans leur carrière de dirigeant. D'où il ressort que « les dirigeants qui ont pour charge de donner de la paysannerie la représentation dominante sont les moins conformes à la réalité dominante de la paysannerie ». Si les dirigeants se distinguent autant de ceux qu'ils sont chargés de représenter, pourquoi et compte tenu de cette distinction parviennent-ils à s'imposer comme les représentants légitimes de la paysannerie ? C'est qu'ils savent jouer sur plusieurs tableaux pour créer « un équilibre entre